



terrifié. Je ne comprends pas. Le voile se déchire mais il reste encore beaucoup de brouillard... Un jour, mon fils a 5 ans, je refais le cauchemar mais cette fois... en entier. Les odeurs, les goûts. Je comprends que le velux, c'est celui de la chambre de mes parents. Les images de viol, c'est celui que mon père me fait subir. J'en ressors en miettes. Ma femme me rappelle qu'un jour, elle l'a surpris en slip dans la chambre de mes enfants : ils pleuraient, a-t-il dit... Quand je vais à la brigade des mineurs, je ne le fais pas pour moi, mais pour eux. Je repense aussi aux photos de petits garçons, aux correspon-dances qu'il entretenait avec certains. On va découvrir qu'il a abusé deux cousins à moi mais aussi une quinzaine de membres de son club de scouts. Dans son ordinateur, on découvre du matériel pédopornographique, des photos, un texte où il raconte comment un grand-père viole ses petits-fils... Aujourd'hui, de tous ces cas, seul le mien n'est pas prescrit: mon père est poursuivi pour viols incestueux et j'aimerais qu'il soit condamné, que la loi soit dite. Mais je voudrais un procès public, car à huis clos, il aurait déjà gagné. Je veux qu'il soit face à la société, et que celle-ci prenne ses responsabilités. Refuser l'inceste, ce n'est pas juste reconnaître les victimes, mais bien aussi admettre qu'un membre de notre famille, un ami, un collègue, peut être un agresseur. Ce bouleversement social est un défi et il faudra le faire durer plus d'une semaine de médiatisation..."



J'en parle seulement à mon meilleur ami, à l'âge de 14 ans, et c'est lui qui m'aide peu à peu à refuser les avances de mon père, en me faisant comprendre que c'était de la destruction pure et dure. Mon père réagit en me renvoyant mauvaise humeur et agressivité, mais j'ai grandi et je suis soutenue par mon ami donc je peux encaisser. Ma vie change du tout au tout lorsque ma mère, qui n'est alors pas au courant des faits, divorce : je pars m'installer loin, avec elle. Les années passent et, si au fond de mon cœur, je sais très bien ce qui s'est passé, je ne pense pas alors que cela a un véritable impact sur ma vie, je me dis juste que ma vie sexuelle a commencé plus tôt que la plupart des gens... Vers l'âge de 40 ans, mon petit-ami d'alors m'achète deux livres qui traitent du sujet ("Passer l'impensable" de Fernande Amblard et "La première fois, j'avais six ans..." d'Isabelle Aubry). Une gifle ! Deux livres qui vont décoder toute ma vie... Je réalise que toutes mes relations professionnelles, amicales, amoureuses sont teintées par ces viols. Je n'arrivais par exemple pas à m'engager avec qui que ce soit, à faire confiance, de peur d'être trahie. J'apprends qu'il existe des psy spécialistes de l'inceste (victimes et bourreaux). Je débute une thérapie qui me fait comprendre qu'au lieu de culpabiliser, j'ai le droit de me sentir victime. Je m'en rends vraiment compte lorsque ma thérapeute me dit que la séance est gratuite alors que je suis en train de remplir un chèque : "vous êtes prise en charge par l'hôpital". J'étais reconnue comme une victime et c'est déjà une première forme de réconfort, une petite justice. Ma thérapie va durer des années. Dès les débuts, je trouve le courage d'écrire une très longue lettre à mon père et je décide d'aller jusqu'à lui pour la lui lire les yeux dans les yeux. Un moment terrible. En fin de lecture, il m'a demandé pardon, mais ce n'était pas sincère, c'était pour me calmer, par peur que je le poursuive en justice. Il a nié la moitié des faits. Mais j'étais sûre de moi, je n'avais oublié aucun détail, comment aurais-je pu, alors que les viols étaient à ce point répétitifs ? Au bout de six ans de thérapie, j'écris une autre lettre que je lis cette fois à ma famille. Le poids, le masque de toute une vie est tombé ce jour-là. Même si ça fait très peur, ça a allégé mon cœur.

Cette révélation a été l'horreur sous un calme apparent, beaucoup de regrets, d'interrogations : comment n'avaient-ils pas pu voir ça alors que j'étais sous leurs yeux ? Je sais très bien qu'engager des poursuites aide à guérir mais je voulais une justice humaine et familiale, que mon père reconnaisse le mal qu'il m'a fait. Au lieu de cela, il m'a accusée d'être à l'origine de la demande de ces relations incestueuses. J'ai ressenti une colère qui aurait pu me pousser à l'attaquer en justice. Mais réaliser qu'il était atteint psychiatriquement m'a fait renoncer complètement à la voie judiciaire. J'avais en face de moi un malade, et je n'avais rien fait de mal. Il y a d'ailleurs chez lui des comportements typiques d'une personne abusée. Aujourd'hui, je n'attends plus qu'il comprenne, il est trop altéré et âgé. Guérir de tels viols peut être long et on n'a pas tous les mêmes ressources pour s'en sortir. Quoi qu'il en soit, aucun psy, aucun ami ne doit forcer quelqu'un à se démasquer... Encourager, oui, mais forcer, surtout pas. La chronologie de chacun est unique. Il ne faut pas juger les gens, c'est extrêmement difficile de se replonger dans ses souvenirs et de déprogrammer le filtre qui a teinté toute son existence. Le travail d'une vie. C'est aussi accepter qu'on s'est construit sur des ruines et qu'il faut, pierre par pierre, reconstruire autrement"

Propos recueillis par S.T.

(\*) Le prénom a été changé à la demande de notre interlocutrice.

## L'ANALYSE

### "Libérer les oreilles plus que la parole"

Dans la foulée de l'affaire Kouchner, le hashtag #MeTooInceste est lancé samedi sur Twitter par des militantes féministes du collectif #NousToutes.



Madeline Da Silva, #NousToutes. / PH. DR

À l'image du mouvement #MeToo encourageant la prise de parole des femmes victimes d'agressions sexuelles, qui a connu un grand retentissement en 2017. "C'est parti de l'envie de témoigner massivement, au même moment, afin de libérer les oreilles davantage que la parole, raconte Madeline Da Silva, membre du collectif à l'initiative de cette campagne. Les victimes ont toujours parlé mais elles ne sont pas entendues."

Plus de 150 membres de #NousToutes ont twitté en même temps, à midi pile : "Ce qui a déclenché une déferlante, un raz-de-marée. Lundi, on comptait 80 000 messages qui racontent les viols, agressions sexuelles subis pendant l'enfance à l'intérieur du cercle familial. Et ça continue. Un mouvement historique." Une manière pour cette militante des droits de la femme et de l'enfant, par ailleurs adjointe au maire des Lilas (Seine-Saint-Denis), de montrer le caractère massif de ce fléau mais aussi de faire pression auprès du gouvernement. "Nous ne voulons pas ne nous concentrer que sur des revendications concernant la loi, qui condamne déjà ces violences : le viol est un crime. Davantage que la répression, il faut axer sur le côté préventif. Une moyenne de 2 à 3 enfants par classe sont concernés, combien sont détectés ?" Et de demander un grand plan de formation pour les professionnels travaillant au contact des enfants. Le collectif a lancé une pétition mardi sur change.org (#MeTooInceste - Les enfants parlent, protégeons-les!), qui avait recueilli hier près de 37 000 signatures. Et appelle le gouvernement à agir : "Il faut dire que ces violences existent, engager une politique publique de prévention, qui peut faire monter le niveau de conscience. On a su le faire concernant l'alcool, le tabac ou la sécurité routière. Le fait de ne pas le faire est un choix."

Sabrina TESTA

**"Accepter de se reconstruire sur des ruines"**

Nina\*, 46 ans, Vaucluse

J'ai été violée par mon père de l'âge de 10 ans - peut-être même avant - à l'âge de 16 ans, lorsque ma mère était hospitalisée pour un cancer. J'ai compris, au départ, que ce devait être un secret puis par ses attitudes, un mauvais secret, un secret interdit. Si je ne m'exécutais pas, il devenait irascible et très désagréable. C'était devenu une monnaie d'échange. Pour qu'il soit sympa, il fallait qu'il se détende. J'étais alors incapable de dire quoi que ce soit, ni à ma mère qui était malade, ni à mon frère qui ne l'aurait pas supporté. J'ai mis en place un énorme masque pour que personne ne soit au courant et ne pas mettre en danger ma famille, de peur qu'elle n'explose. Je souffrais alors d'une pudeur extrême, d'une incapacité à me laisser approcher par le pédiatre et d'insomnies, dont je ne me suis toujours pas défait.